

CHAPITRE XXXIX

CONTINUATION DU GOUVERNEMENT DE SANCHO PANÇA

Ce même jour l'illustre Sancho, après avoir fait éclater sa sagesse dans les jugements qu'on a rapportés, fut conduit en grande pompe de la salle de justice au palais qui devait être sa demeure. Là, dans une vaste salle, était dressée une grande table, couverte d'excellents mets. Dès que Sancho parut, des fifres, des hautbois se firent entendre, et quatre pages vinrent présenter une aiguière au gouverneur, qui se lava gravement les mains, en regardant de côté le dîner. La musique ayant cessé, Sancho vint s'asseoir à table, où son couvert était seul. A ses côtés se plaça debout un vénérable et grand personnage, vêtu de noir, portant une longue baguette à la main. Sancho, sans rien dire, mais d'un air inquiet, le considéra quelques instants, tandis qu'un jeune bachelier bénissait les mets, et que le maître d'hôtel approchait les meilleurs plats.

Notre gouverneur, qui mourait de faim, se hâta de remplir son assiette; mais à peine il portait à sa bouche le premier morceau, que

le grand personnage noir baissa sa baguette, et sur-le-champ l'assiette et le plat furent emportés. Le maître d'hôtel diligent vient présenter un autre mets ; le gouverneur veut en goûter ; la baguette arrive avant lui, le mets disparaît comme l'autre. Surpris et peu satisfait de cette promptitude à dégarnir la table, Sancho demande à l'homme à la baguette si la coutume du pays était de dîner comme l'on joue à passe-passe. « Non, seigneur, répond le grand personnage : j'ai l'honneur d'être le médecin des gouverneurs de cette île ; cette place, qui me fait jouir de fort gros appointements, me prescrit le soin d'étudier le tempérament, la complexion de monseigneur, afin de lui faire éviter tout ce qui pourrait être nuisible à sa précieuse santé. Pour cela j'assiste toujours à ses repas, et je ne lui laisse manger que les choses qui lui conviennent. Le premier plat, dont votre seigneurie a goûté, était un aliment froid, que son estomac aurait eu de la peine à digérer ; le second, au contraire, était chaud, provoquant trop à la soif, risquant d'enflammer les entrailles et d'absorber l'humide radical si nécessaire à la vie.

— C'est à merveille, reprit Sancho ; mais, par exemple, ces perdrix rôties ne peuvent que me faire du bien ; je vais en manger une ou deux, sans courir le plus petit danger. — Non, assurément, monseigneur, et je vous défends d'y toucher. — Pourquoi cela, s'il vous plaît ? — Parce que notre maître Hippocrate a dit expressément dans ses Aphorismes : *Omnis saturatio mala, perdix autem pessima* ; ce qui signifie que la perdrix est le plus mauvais des aliments. — Cela étant, monsieur le docteur, faites-moi le plaisir de bien regarder tout ce qui est sur la table, de marquer une bonne fois ce qui est salulaire, ce qui est nuisible, et puis de me laisser manger à mon aise ; car, de quelque façon que ce soit, je vous avertis qu'il faut que je dine, et je ne suis pas gouverneur pour le plaisir de mourir de faim. — Votre seigneurie a raison ; je vais lui indiquer les aliments qu'elle pourra se permettre. Ces lapereaux ne valent rien, parce que c'est un gibier lourd ; ce veau ne vous est pas meilleur, parce que ce n'est pas une viande faite ; ces ragoûts sont détestables, à cause des épicerics ; ce rôti, s'il n'était pas lardé, pourrait vous être permis, mais comme le voilà, c'est impossible. — Mais, monsieur le docteur, cette oille que je vois fumer au bout de la table, et dont je sens d'ici le parfum, cette oille est composée de



SUR-LE-CHAMP L'ASSIETTE ET LE PLAT FURENT EMPORTÉS.

toutes sortes de viandes, il est impossible que dans ce nombre je n'en trouve pas quelqu'une qui me convienne. Portez-moi cette oille, maître d'hôtel. — Je le lui défends sur sa tête. Juste ciel! qu'osez-vous demander? Rien n'est plus malsain, rien n'est plus funeste qu'une oille : il faut laisser ce mets grossier aux chanoines, aux professeurs de collège, aux festins de noces de laboureurs; leurs estomacs peuvent s'en accommoder, mais celui d'un gouverneur demande des aliments plus légers. Votre seigneurie doit fort bien dîner avec un peu de conserve de coings, ou quelque autre confiture, et, si elle sent une grande faim, elle peut y joindre un ou deux biscuits. »

A ces mots Sancho se renverse sur le dossier de son fauteuil, et toisant le médecin depuis les pieds jusqu'à la tête : « Monsieur le docteur, dit-il, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît? — Je m'appelle, répondit-il, le docteur Pedro Recio de Aguero. — Eh bien! s'écria Sancho avec des yeux brûlants de colère, monsieur le docteur Pedro Recio de Aguero, sortez tout à l'heure de ma présence; sinon je jure Dieu que je vous fais pendre, vous et tous les médecins que je trouverai dans mon île; sortez, dis-je, peste des humains et fléau des gouverneurs, ou je vous étrille si bien, que jamais lapin ou perdrix ne risquera de vous faire du mal. Que l'on me donne à manger, je l'ai bien gagné ce matin. »

Le docteur, tout tremblant, s'enfuit. Sancho, remis à peine de sa fureur, allait commencer à dîner, lorsqu'on entendit le bruit d'un courrier. Le maître d'hôtel, regardant par la fenêtre, s'écria : « Voici sûrement des nouvelles importantes, car c'est de la part de monseigneur le duc. » Le courrier, couvert de poussière, vint présenter un paquet à Sancho, qui le remit à l'intendant, et s'en fit lire l'adresse. Elle portait : « A don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, pour être remise en ses mains ou dans celles de son secrétaire. » — « Qui est mon secrétaire? demanda Sancho. — C'est moi, seigneur, répondit un jeune homme avec un accent biscayen. — Ah! ah! c'est la première fois qu'on a pris des secrétaires dans votre pays. Lisez cette lettre, si vous pouvez, et rendez-m'en compte. »

Le Biscayen, après l'avoir lue, demanda de parler seul à monsieur le gouverneur. Tout le monde se retira, excepté l'intendant; et le secrétaire fit lecture de la lettre, qui s'exprimait en ces termes :

« Je viens d'être averti, seigneur don Sancho, que mes ennemis et les vôtres doivent venir nous attaquer pendant la nuit. Tenez-vous prêt à les recevoir. Je sais de plus, par des espions fidèles, que quatre assassins déguisés sont entrés dans votre ville; ils en veulent à vos jours. Examinez avec soin tous ceux qui vous approcheront, et surtout ne mangez de rien de ce qu'on vous présentera. Je me prépare à vous secourir; mais j'espère tout de votre valeur et de votre prudence.

« *Votre ami, LE DUC.* »

« Monsieur l'intendant, s'écria Sancho lorsqu'il eut entendu cette lettre, la première chose que nous avons à faire, c'est de mettre dans un cul de basse-fosse le docteur Pedro Recio; car si quelqu'un en veut à mes jours, ce ne peut être que lui, qui voulait me faire mourir de faim. — Seigneur, répondit l'intendant, l'avis que nous venons de recevoir mérite la plus sérieuse attention. J'ose supplier votre seigneurie de ne toucher à aucun des mets qui sont sur sa table, attendu que je ne puis répondre des personnes qui les ont apprêtés. — A la bonne heure! reprit tristement Sancho; mais faites-moi donc apporter du pain bis avec quelques livres de raisin : ce serait bien le diable si on les avait empoisonnés. De façon ou d'autre il faut que je mange; les gouverneurs ne peuvent vivre d'air, surtout quand ils sont à la veille de livrer des batailles. Quant à vous, mon secrétaire, répondez à monsieur le duc que je ferai de point en point tout ce qu'il me recommande; ajoutez des baise-mains un peu galants pour madame la duchesse, en la priant de ne pas oublier d'envoyer à ma femme Thérèse ma lettre avec mon paquet. Dites aussi quelque chose pour monseigneur don Quichotte, afin qu'il voie que je ne suis pas un ingrat; et arrangez le tout d'un bon style, comme un Biscayen que vous êtes. Allons! continua-t-il en soupirant, qu'on desserve cette belle table, et qu'on m'apporte mes raisins, puisque les coquins qui m'en veulent me réduisent à ce triste dîner. »



CHAPITRE XL

RONDE DE SANCHE DANS SON ILE

Notre gouverneur était déjà fatigué du gouvernement, et rebuté surtout par le jeûne austère qu'on lui faisait observer. L'intendant, pour lui rendre un peu de courage, vint lui dire qu'il avait lui-même pris le soin de préparer un bon souper, dont sa seigneurie pouvait manger sans aucune crainte. Sancho embrassa l'intendant, déclara qu'il serait toujours le meilleur de ses amis, le nomma son premier ministre ; et, se mettant de bonne heure à table, reprit bientôt toute sa belle humeur. « Je ne demande pas mieux, disait-il en faisant disparaître les plats que l'on apportait devant lui d'une autre manière que le docteur Recio, je ne demande pas mieux que de travailler, pourvu que l'on ait soin de moi et de mon âne ; je gouvernerai cette île en conscience, je me lèverai matin, je ferai tout ce qu'il faudra pour que l'on soit heureux et content ; mais il est juste que je le sois aussi. Je permets très fort que l'on examine, que l'on contrôle mes actions ; je serai charmé qu'on ait les yeux ouverts sur moi. L'homme

qu'on regarde en vaut mieux : le diable n'ose se montrer de jour ; et si l'abeille vivait seule, elle ne ferait pas tant de miel. »

L'intendant, qui ne le quittait pas, et qui souvent était étonné de son esprit, l'assura que ses nouveaux sujets étaient déjà pénétrés pour sa personne et de respect et d'amour ; il lui proposa, quand il eut soupé, de venir faire la ronde dans les différents quartiers de son île. « Je le veux bien, répondit Sancho : je vous avertis d'abord que mon intention est de chasser d'ici les vagabonds, les fainéants, tous ceux qui ne veulent ou ne savent pas gagner le pain qu'ils mangent, et qui s'introduisent dans un État policé comme les frelons dans les ruches. Point d'oisifs dans mes États, c'est le moyen qu'il n'y ait point de vices ; le proverbe le dit, et les proverbes ont toujours raison. Je protégerai les laboureurs, je ferai respecter la religion, j'honorerai les bonnes mœurs, et je serai sans pitié pour les fripons.

— Nous ne pouvons que vous admirer, lui répondit l'intendant ; et cette admiration sera partagée par les personnes qui vous ont envoyé dans cette île, sans connaître peut-être elles-mêmes le prix du présent qu'elles nous ont fait. Mais onze heures viennent de sonner : il est temps que votre seigneurie commence la ronde. »

Sancho sortit aussitôt, sa baguette de juge à la main, suivi de son secrétaire, de l'intendant, de l'historiographe, qui tenait registre de ses actions, et d'une troupe d'archers. A peu de distance du palais il entendit un bruit d'épées dans une petite rue : la garde y courut par son ordre, et ramena deux hommes qu'on avait surpris se battant. « Pourquoi vous battez-vous ? leur dit Sancho, d'une voix sévère : n'avez-vous pas un gouverneur qui saura vous rendre justice ? — Seigneur, répondit un des deux hommes, votre excellence approuvera sans doute ma délicatesse sur le point d'honneur. Ce gentilhomme avec qui j'ai querelle sort d'une maison de jeu, où il vient de gagner plus de mille réaux. Dieu et moi nous savons comment : j'étais témoin ; j'ai jugé en sa faveur tous les coups au moins douteux. Lorsqu'il a été dans la rue, je suis venu loyalement lui demander une marque de sa juste reconnaissance ; ce fripon n'a pas eu honte de me présenter quatre réaux. Il me connaît cependant ; il sait que je suis un homme d'honneur, qui n'ai pas d'autre métier que de passer ma vie dans les maisons de jeu à décider les coups difficiles.

Indigné d'un procédé si offensant, j'ai mis l'épée à la main pour lui donner une leçon de politesse et de probité.

— Qu'avez-vous à répondre? demanda le gouverneur à celui dont on parlait. — Rien du tout, reprit celui-ci; tout ce qu'a dit cet homme est exact, excepté que ce que j'ai gagné m'appartient légitimement, et que la preuve certaine que je n'avais nul besoin de ses décisions, c'est que je n'ai voulu et ne veux lui donner que quatre réaux. — Vous lui en donnerez cent tout à l'heure, interrompit Sancho; mais il n'en profitera guère, car je les confisque pour les pauvres; ensuite vous payerez une amende de deux cents autres réaux, qui seront pour les prisonniers; après quoi, vous et cet homme d'honneur, qui n'a d'autre métier que de décider les coups de jeu, vous serez conduits par quatre archers hors de mon île; et si vous avez l'audace d'y remettre les pieds, je vous ferai jouer ensemble une partie de triomphe à une potence de huit pieds de haut. Vous entendez? Tout est dit; qu'on exécute ma sentence. »

Les trois cents réaux furent payés sur-le-champ; l'intendant se chargea de leur distribution, et quatre archers conduisirent les deux joueurs hors de la ville. A l'instant même une autre patrouille amenait un jeune garçon, qui s'était enfui dès qu'il avait vu paraître la garde, et lui avait donné beaucoup de peine avant de se laisser attraper. « Pourquoi vous enfuir? demanda Sancho. — Pour n'être pas pris, répond le jeune homme. — Je le crois; mais où alliez-vous à l'heure qu'il est? — Toujours devant moi, monseigneur. — Toujours devant vous; c'est fort bien répondre. Vous aviez un but, un dessein; quel était-il? s'il vous plaît. — De prendre l'air. — Ah! de prendre l'air; je comprends. Mais où vouliez-vous prendre l'air? — Là où il souffle. — C'est juste. Vous me paraissez gai, mon ami: j'aime beaucoup les gens de cette humeur, et je me fais toujours un plaisir de leur donner un logement, pour peu que je m'aperçoive qu'ils n'en ont pas. Imaginez donc que c'est moi qui suis l'air, et que je souffle d'un côté qui vous mène droit en prison. Allez-y passer la nuit; nous verrons demain si le vent a changé. »

Sancho fut reconduit à son palais après avoir fini sa ronde, et s'alla reposer dans un excellent lit des fatigues de sa journée



CHAPITRE XLI

ARRIVÉE DU PAGE DE LA DUCHESSE DANS LA MAISON DE THÉRÈSE PANÇA

Ce même jour, comme on l'a vu, la duchesse avait fait partir un page pour aller porter à la femme de Sancho la lettre et le paquet de son mari. Elle avait joint à ce paquet un petit billet de sa main, et une longue et pesante chaîne d'or qu'elle envoyait à Thérèse. Le page, charmé de sa commission, prit un des meilleurs chevaux du duc, se mit en route, et fut bientôt arrivé. Comme il entrait dans le village, il aperçut au bord d'un ruisseau plusieurs femmes lavant du linge; il les pria de lui indiquer la maison de Thérèse Pança, femme de Sancho Pança, écuyer d'un chevalier nommé don Quichotte de la Manche. « Mon beau monsieur ! lui répond en se levant une jolie petite fille de quatorze ans à peu près, ce Sancho Pança est mon père, cette Thérèse est ma mère et ce don Quichotte est notre maître. — En ce cas, mademoiselle, répondit le page en la saluant, ayez la bonté de me conduire à madame votre mère, pour qui j'apporte une lettre et des présents. — Ah ! monsieur, de toute mon âme. Vous apportez des présents; c'est sûrement de la part de mon père. Venez, monsieur, venez avec moi; notre

maison est à l'entrée de la rue. Ah ! que ma mère va être contente ! Il y a longtemps qu'elle n'a reçu des nouvelles de mon père, et nous en étions bien inquiètes. »

En parlant ainsi la jeune Sanchette jette son savon, son battoir, son linge, et, sans se donner le temps de reprendre ses souliers, nu-jambes, les cheveux épars, elle court, vole vers le page, lui fait une courte révérence, et le guide, toujours sautant, riant et le regardant.

A cinquante pas de la maison Sanchette redouble ses sauts, et se met à crier : « Ma mère, ma mère, venez, voici un monsieur qui vous apporte des lettres et des présents de mon père ; hâtez-vous, venez donc, ma mère. » A sa voix Thérèse Pança sortit avec sa quenouille au côté, faisant tourner son fuseau. Elle était vêtue d'un juste gris, avec le jupon pareil. C'était une femme d'une quarantaine d'années, encore fraîche, forte, brune, et d'une physionomie ouverte. « Que me veux-tu ? dit-elle à Sanchette, et qu'est-ce que c'est que ce monsieur ? — C'est un de vos serviteurs, madame, reprit le page en descendant de cheval, et venant se mettre, un genou en terre, devant madame Thérèse ; j'ose demander à votre seigneurie de me permettre de baiser la main de la légitime épouse du seigneur don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria. » Alors le page présente les lettres, et met au cou de Thérèse la superbe chaîne d'or.

La mère et la fille, immobiles, se regardent sans pouvoir parler. « Ma mère, dit enfin Sanchette, je gage que ce gouvernement est l'île que vous savez, promise depuis si longtemps à mon père par le seigneur don Quichotte. — Vous avez raison, mademoiselle, reprit le page, c'est à cause du seigneur don Quichotte que l'on a fait monsieur votre père gouverneur de l'île de Barataria. Ce papier vous l'expliquera. — Ah ! mon cher monsieur, comment faire ? interrompt Thérèse ; je ne pourrai jamais déchiffrer ces lettres ; car je sais filer, mais je ne sais pas lire. — Ni moi non plus, s'écria Sanchette, et j'en suis bien fâchée aujourd'hui ; mais attendez, je m'en vais chercher monsieur le curé ou monsieur le bachelier Samson Carrasco ; ils seront charmés d'apprendre des nouvelles de mon père. — Ce n'est pas la peine, dit le page ; je ne sais pas filer, mais je sais lire ; et si vous le désirez, je lirai la lettre du gouverneur. » Aussitôt le page obli-

geant fit cette lecture et passa tout de suite après au billet de la duchesse, conçu en ces termes :

« Ma chère amie, les excellentes qualités que j'ai reconnues dans votre mari Sancho m'ont engagée à le faire nommer, par mon époux le duc, gouverneur d'une de nos îles. Depuis qu'il occupe cette importante place, j'ai su qu'il faisait le bonheur et l'admiration de ses vassaux; et j'ai voulu vous donner part de la joie que m'ont causée ces bonnes nouvelles.

» Je vous envoie une chaîne d'or, que je vous prie d'accepter et de porter pour l'amour de moi. J'aurais désiré qu'elle fût plus belle. Un temps viendra, ma chère Thérèse, où nous nous connaissons davantage; j'espère alors satisfaire mieux ma tendre amitié pour vous. J'embrasse de tout mon cœur votre aimable fille Sanchette; je vous prie de lui dire que je m'occupe de lui chercher un époux digne de la fille d'un gouverneur. Écrivez-moi, parlez-moi longuement de votre famille, de vos affaires, de tout ce qui vous intéresse; vous êtes sûre de m'obliger en me demandant de vous être utile. Pour encourager votre confiance, je vous prie de m'envoyer deux douzaines de glands de votre pays, que l'on dit être excellents, et que je trouverai meilleurs lorsqu'ils me viendront de vous. Adieu, ma chère Thérèse; que Dieu vous garde et vous fasse aimer un peu votre bonne amie,

» LA DUCHESSE. »

« Ah! s'écria Thérèse à cette lecture, qu'elle est bonne, qu'elle est affable, qu'elle est charmante cette duchesse! Parlez-moi d'une grande dame comme celle-là, et non pas de nos femmes de gentilshommes, qui, parce que leurs maris chassent au lévrier, pensent que le vent a tort de leur souffler au visage, s'en vont à l'église avec des airs d'infantes, et se croiraient deshonorées de regarder une paysanne. Voilà pourtant une duchesse, une vraie duchesse, qui m'appelle sa bonne amie, qui me traite comme son égale! Ah! puisse-t-elle n'en avoir jamais en dignités, en biens, en bonheur! Mon cher monsieur, madame la duchesse aime donc les glands? Elle en aura, elle en aura; je vais lui en envoyer un boisseau, et je vous répons qu'ils seront choisis. Mais, Sanchette, il faut faire rafraîchir ce beau monsieur, qui le mériterait bien même sans les

bonnes nouvelles qu'il nous apporte. Allons, fille, allons, prends soin du cheval, mène-le à l'écurie, va chercher des œufs dans le poulailler, coupe une bonne tranche de jambon, fais du feu, prépare la poêle, tandis que je cours annoncer tout ceci à nos parents, à nos voisins, à ce bon monsieur le curé, au barbier maître Nicolas, qui sont tous amis de ton père. — Oui, ma mère, répond Sanchette, oui, ma mère, oui, vous avez raison ; mais vous me donnerez bien la moitié de cette belle chaîne. — Eh ! mon enfant, elle est toute pour toi ; je te demande seulement de me la laisser porter quelques jours, parce qu'elle me réjouit le cœur. — Vous n'avez pas tout vu, reprit le page ; j'ai encore ici un bel habit vert, que le gouverneur n'a mis qu'une fois, et qu'il envoie à mademoiselle sa fille. — Ah, le bon père ! » s'écria Sanchette en courant à l'habit vert, qu'elle dépliâ, retourna, examina, et dont elle fut enchantée.

Pendant ce temps, madame Thérèse, ses lettres à la main, sa chaîne d'or au cou, était sortie de sa maison, courant et dansant dans la rue. Les premières personnes qu'elle rencontra furent le curé et le bachelier Carrasco. « Bonjour, messieurs, leur dit-elle en riant, bonjour, bonjour ! j'allais chez vous pour vous faire part des excellentes nouvelles que je reçois. Tout ne va pas mal, Dieu merci ! comme vous le saurez bientôt ; mais je vous préviens que dorénavant il ne faudra point que les dames du village fassent les fières avec moi, car nous le tenons enfin le petit gouvernement. — Qu'est-ce donc que cette folie ? madame Thérèse, lui répondit le curé ; et quels papiers avez-vous là ? — Il n'y a point de folie, monsieur ; et ces papiers ne sont rien que des lettres que m'ont écrites un gouverneur et une duchesse. Quant à cette chaîne d'or fin que vous voyez à mon cou, c'est un présent que je reçois de la duchesse, mon amie. »

Le curé, surpris en considérant la beauté de cette chaîne, se met à lire tout haut les lettres ; Carrasco le regardait à chaque phrase, et ne pouvait en croire ni ses oreilles ni ses yeux. Après un assez long silence, ils demandèrent qui avait apporté tout cela. Thérèse leur dit de venir chez elle, où ils trouveraient le jeune et beau monsieur qu'on avait chargé du message. « Allons, reprit Carrasco, je serai charmé de voir l'ambassadeur de cette duchesse qui envoie des chaînes d'or, et qui demande du gland. »

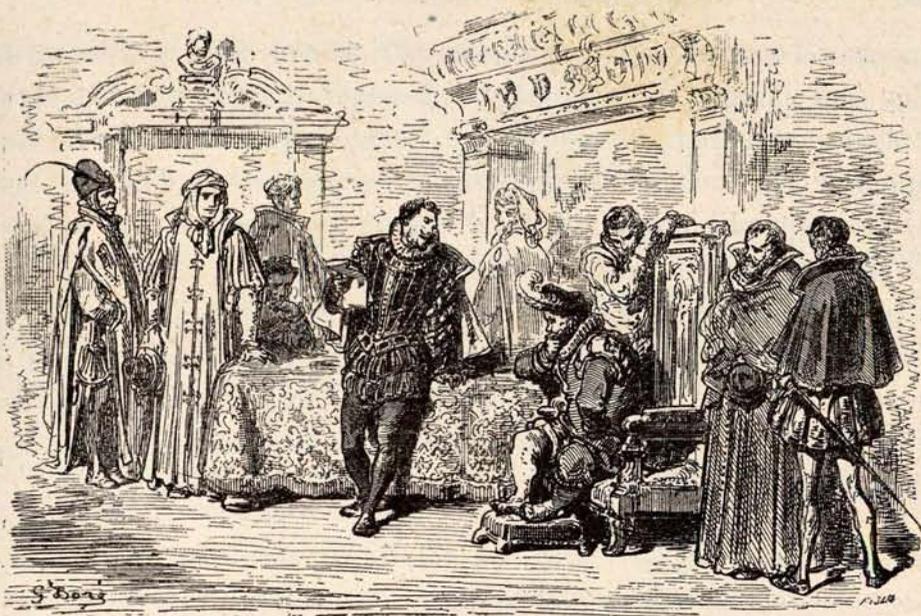
Ils suivirent aussitôt Thérèse, et trouvèrent le page dans la cour, occupé de son cheval, tandis que Sanchette allait et venait pour faire son omelette. Étonnés de plus en plus de la bonne mine du page, de la richesse de son habit, ils le saluèrent poliment ; et Carrasco lui demanda de vouloir bien leur expliquer, comme à d'anciens amis de don Quichotte et de Sancho, ce que voulaient dire des lettres qu'ils venaient de lire, où il était question d'un gouvernement et d'une île. « Messieurs, répondit le page, ces lettres veulent dire ce qu'elles disent ; il est certain, et je vous le jure, que le seigneur Sancho Pança est gouverneur ; qu'il a sous ses lois une ville considérable ; et qu'il la gouverne, dit-on, avec beaucoup de sagesse. — Mais, monsieur, cette duchesse qui écrit à madame Thérèse... — Cette duchesse, messieurs, est l'épouse du duc mon maître ; la lettre que j'ai apportée est de sa main. Si sa politesse et son affabilité vous surprennent tant, j'en conclurai que nos grandes dames d'Aragon sont plus polies et plus affables que vos grandes dames de Castille. — Vous nous permettrez, reprit Carrasco, d'être au moins un peu surpris, et de vous demander encore s'il n'y aurait pas de l'enchantement dans cette aventure, comme dans presque toutes celles qui arrivent au seigneur don Quichotte. — Je ne vous entends point, messieurs, et ne puis vous en apprendre plus que les lettres ne vous en apprennent. Je vous répète qu'elles ne contiennent rien qui ne soit absolument vrai.

— Sans doute, sans doute, s'écria Thérèse ; et toutes ces questions sont fort inutiles : ne fatiguez pas ce beau monsieur, et occupons-nous de choses plus pressées. Monsieur le curé, tâchez de savoir, je vous prie, s'il n'y a pas quelqu'un du village qui aille à Tolède ou à Madrid, pour que je fasse venir une belle robe, une coiffure de dentelles à la mode, et tout ce qu'il faut à la femme d'un gouverneur. Ah ! je ne veux pas faire honte à mon mari : je veux l'aller joindre dans un bon carrosse comme les autres ; et si l'on en jase, on en jamera. Que m'importe ? — Pardi ! ma mère, reprit Sanchette, vous seriez bien bonne de vous gêner pour les jaseurs : laissez-les parler et allons notre train ; nous leur dirons bonjour de la portière. S'ils rient, nous rirons plus fort, et nous rirons plus à notre aise. »

Pendant cette conversation Sanchette n'avait point fait son omelette : le curé pressa le page de venir manger un morceau chez

lui. Après quelques refus, il y consentit ; et tandis qu'il dînait au presbytère, Thérèse s'occupait de répondre aux lettres qu'elle avait reçues. Carrasco lui offrit d'être son secrétaire ; mais elle ne l'accepta point, parce qu'il aimait un peu trop à se moquer. Elle alla chercher un enfant de cœur, qui, pour quelques œufs frais qu'elle lui donna, écrivit ses réponses sous sa dictée.





CHAPITRE XLII

RETOUR DU PAGE DE CHEZ THÉRÈSE

Cependant notre gouverneur continuait à s'occuper de faire régner dans son île la police, l'ordre et les lois : il visitait les marchés, examinait les poids, les mesures, et punissait sévèrement les marchands qu'il trouvait en fraude. Il défendit expressément de faire des magasins de vivres pour les revendre ensuite en détail. Les cabaretiers surtout attirèrent son attention ; il établit la peine de mort pour ceux qui mettraient de l'eau dans le vin ; il diminua le prix des souliers, régla les gages des domestiques, bannit de son île les chanteurs des rues dont les chansons étaient indécentes, créa un commissaire des pauvres, non pas pour leur donner la chasse, mais pour s'informer avec soin s'ils étaient véritablement pauvres ; enfin, guidé par son seul bon sens et son esprit naturel, il fit des ordonnances si sages, qu'elles sont encore en vigueur dans le pays, où on les appelle le code du grand gouverneur Sancho Pança.

Don Quichotte, pendant ce temps, guéri de ses égratignures, com-

mençait à trouver que la vie oisive qu'il menait dans le château du duc était indigne d'un chevalier : il soupirait après son départ, et préparait ses adieux, lorsque le page, de retour de son ambassade, vint apporter à la duchesse les réponses et les présents de Thérèse. Son arrivée répandit la joie : on lui demanda les détails de son voyage. Le prudent page ne dit en présence du chevalier que ce qu'il était à propos de dire : il remit gravement ses dépêches, sur l'une desquelles était écrit : *A madame la duchesse, dont je ne sais pas le nom.* L'adresse de l'autre était : *A mon mari Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, où je prie Dieu de le maintenir.* La duchesse ouvrit aussitôt sa lettre et la lut à haute voix à son époux.

LETTRE DE THÉRÈSE PANÇA A LA DUCHESSE

« Madame,

» La lettre que votre grandeur m'a écrite m'a fait beaucoup de plaisir; et la belle chaîne d'or qui l'accompagnait ne m'en a pas causé moins, comme vous pouvez le croire. Tout notre village est charmé que vous ayez donné un gouvernement à mon mari.

» Je vous confierai, ma chère dame, parce que je vous aime beaucoup, qu'un de ces quatre matins je compte monter dans un bon carrosse, et me rendre à la cour avec ma fille. En conséquence, je vous serai obligée d'ordonner à mon mari de m'envoyer un peu d'argent; car il en faut dans ce pays-là, où l'on dit que le pain est cher, et que la viande se vend trente maravédis la livre. Les pieds me grillent de m'y voir, parce que mes voisins disent qu'un gouverneur n'est véritablement connu à la cour que par sa femme : il sera bon et il est pressé que j'y fasse connaître mon mari.

» Je suis bien fâchée que les glands n'aient pas donné cette année; je vous en envoie pourtant un demi-boisseau des plus beaux que j'aie pu trouver; ils ont tous été ramassés de ma main, un à un, dans la montagne. Je voudrais qu'ils fussent gros comme des œufs d'antruche.

» Je prie votre grandeur de m'écrire : je lui répondrai, et l'informerai de tout ce qui me regarde et de tout ce qui se passera dans

notre village. Sanchette ma fille et mon petit vous baisent les mains, ainsi que moi, qui vous aime mieux que je ne l'écris.

» *Votre servante, THÉRÈSE PANÇA.* »

La duchesse, fort satisfaite de la réponse de Thérèse, brûlait d'impatience de lire la lettre adressée à Sancho; mais elle n'osait pas l'ouvrir. Don Quichotte, qui s'aperçut de son scrupule, décacheta lui-même cette lettre. Elle s'exprimait ainsi :

« J'ai reçu ta lettre, mon Sancho, et je te jure sur ma foi qu'il s'en est peu fallu que je sois devenue folle de plaisir. Imagine-toi, mon homme, ce que c'est que d'apprendre que tu es gouverneur, de recevoir en même temps ton bel habit vert, la superbe chaîne d'or de madame la duchesse; et tout cela par un monsieur gentil et beau comme le jour ! J'en ai pensé tomber à la renverse; ta fille Sanchette ne savait plus où elle en était; et tout cela de contentement.

» Te voilà donc devenu, de gardeur de chèvres que tu étais, gouverneur d'une bonne île ! Tu dois te souvenir que ma pauvre mère disait souvent qu'il ne s'agissait que de vivre pour voir des choses étonnantes. Vivons, vivons, mon ami, et voyons beaucoup de choses, parmi lesquelles je voudrais bien voir un peu de l'argent que ton île doit te rapporter.

» Sanchette commence à travailler assez joliment en dentelle, et gagne déjà par jour huit maravedis. Mais à présent que te voilà gouverneur, elle peut se reposer; sa dot n'en viendra pas moins. La fontaine de la grande place a tari, et le tonnerre est tombé sur la potence; il n'y a pas grand mal à cela. Que Dieu te garde, mon Sancho, le plus d'années possible, et qu'il me garde aussi de même; car j'aurais trop de chagrin de te laisser au monde sans moi !

» *Ta femme, THÉRÈSE PANÇA.* »

Cette épître était accompagnée de glands et d'un beau fromage, que Thérèse envoyait à la duchesse. Celle-ci reçut avec une égale reconnaissance le fromage, la lettre, les glands, et courut s'enfermer avec le page, pour qu'il pût lui raconter en liberté tous les détails de son ambassade.





CHAPITRE XLIII

LABORIEUSE FIN DU GOUVERNEMENT DE SANCIO

Sept jours s'étaient écoulés depuis que l'illustre gouverneur tenait les rênes de son empire. Accablé de lassitude, n'en pouvant plus, rassasié, non de bonne chère, mais de procès, de règlements, de lois nouvelles, il profitait du calme de la nuit pour prendre un moment de repos, et commençait à livrer au sommeil ses paupières affaissées, lorsque tout à coup il est réveillé par des clameurs, le son des cloches, et l'épouvantable bruit qu'il entend dans toute la ville. Il lève la tête, s'assied sur son lit, écoute attentivement ; le bruit redouble, et les trompettes, les tambours, les divers instruments de guerre, se mêlent aux voix différentes, aux cris perçants de terreur, aux coups redoublés des tocsins. Surpris, troublé, saisi de frayeur, il se jette à bas, chausse ses pantoufles, et, sans se donner le temps de se vêtir, il court à la porte de sa chambre. A l'instant même arrivent en courant une vingtaine de personnes l'épée à la main, portant des flambeaux, et criant de toutes leurs forces : « Aux armes, aux armes, seigneur gouverneur ! les ennemis sont dans l'île, nous sommes perdus ; nous n'avons d'espoir que dans votre seule vaillance. »

A ces paroles, Sancho, interdit, regarde en silence ceux qui lui parlaient. « Armez-vous donc, lui dit un d'entre eux, armez-vous, seigneur, ou c'est fait de vous et de votre gouvernement. — J'aurai beau m'armer, répondit-il, il n'en sera ni plus ni moins. Je n'entends pas grand'chose aux armes : cette affaire-ci regarde mon maître; c'est à lui qu'il faut la laisser. Je vous réponds qu'en un tour de main il vous aura fait place nette; mais quant à moi, je vous le répète, les batailles ne sont pas mon fort. — Qu'osez-vous dire? seigneur. Vous êtes notre capitaine, notre chef, notre général. Nous vous apportons des armes offensives et défensives : hâtez-vous de vous en servir; et que chacun ici fasse son devoir, vous en marchant à notre tête, nous en mourant pour vous défendre. — A la bonne heure, messieurs! armez-moi donc, puisque vous le voulez. »

Aussitôt, sur la chemise du malheureux gouverneur on applique deux larges boucliers, l'un par devant, l'autre par derrière; on les attache ensemble avec des liens, en faisant passer ses bras par les vides des deux boucliers. Ainsi serré comme entre deux étaux, Sancho se trouve pris jusqu'aux genoux, qu'il n'a pas même la liberté de ployer : il demeure fixe, immobile, debout et droit comme un fuseau. On lui met une lance à la main, sur laquelle il appuie le poids de son corps; et tous alors, avec de grands cris, lui disent : « Venez, guidez-nous, nous sommes sûrs de la victoire : allons, marchez, digne héros. — Eh! comment voulez-vous que je marche? répond le triste gouverneur, je ne peux pas remuer les jambes, tant vous m'avez emboîté entre ces planches, qui m'étouffent! N'espérez pas que j'aïlle avec vous si vous ne prenez la peine de me porter. Vous me poserez ensuite au poste qu'il vous plaira, je vous réponds bien de rester à ce poste. — Ah! seigneur gouverneur, ce ne sont pas ces boucliers qui vous empêchent de marcher; rien n'arrête jamais les hommes courageux. Mais le temps se perd, le péril croît, l'ennemi s'avance : allons! faites un effort.»

Sancho, piqué de ces reproches, voulut tenter de se remuer. Au premier mouvement qu'il fait il perd son aplomb et tombe par terre; là, il reste comme la tortue ensevelie dans sa profonde écaille ou comme un bateau jeté sur le sable, où il demeure engravé. Sans pitié pour lui, les mauvais plaisants qui l'environnaient ne font pas semblant de l'avoir vu tomber. Ils éteignent les flambeaux, redou-

blent leurs cris, vont, viennent, courent, se précipitent les uns sur les autres, en faisant retentir le bruit des épées sur les casques, sur les écus. A chaque coup Sancho, tremblant, suant à grosses gouttes, retirait sa tête sous ses boucliers, se ramassait, se faisait petit autant qu'il lui était possible, et recommandait son âme à Dieu. Ce fut bien pis lorsqu'un des combattants s'avisa de monter debout sur le pauvre gouverneur, et de là, comme d'un poste élevé, se mit à commander l'armée, en déclarant que tout allait bien! « Ce n'est pas pour moi que tout va bien, disait en lui-même le pauvre Sancho, qui écoutait et portait le babillard commandant. Oh! si le bon Dieu me faisait la grâce de donner cette île aux ennemis, je l'en remercieraï de bon cœur. »

A l'instant même il entend crier : « Victoire! victoire! ils ont pris la fuite. Levez-vous, seigneur gouverneur, venez jouir de votre triomphe, venez partager les dépouilles que nous devons au puissant effort de votre bras invincible. — Si vous voulez que je me lève, répond Sancho d'une voix dolente, il faut d'abord que vous me leviez. » On le mit alors sur ses pieds. « Je suis bien aise, reprit-il, que les ennemis soient battus; je ne leur ai pas fait grand mal, et j'abandonne ma part des dépouilles pour un petit doigt de vin, si quelqu'un de vous a la charité de me le donner. » On courut lui chercher du vin, on le délivra des deux boucliers, et, ruisselant de sueur, on le porta sur son lit, où il fut quelque temps à reprendre ses sens. Enfin, ayant retrouvé un peu de force, il demanda quelle heure il était. On lui dit que l'aurore allait paraître. Sans répondre il se leva, s'habilla lentement, dans un grand silence, s'en alla droit à l'écurie, suivi de toute sa cour. Là, s'approchant de son âne, il lui prit la tête dans ses deux mains, il lui donna un baiser sur le front; et fixant sur lui des yeux pleins de larmes : « Mon ami, dit-il, mon vieux camarade, toi qui ne t'es jamais plaint de partager ma misère, tant que je ne t'ai pas quitté, tant que, satisfait de mon sort, je ne pensais qu'à te nourrir ou à raccommo-der ton bât, mes heures, mes jours, mes années étaient heureuses; depuis que la vanité, l'ambition, le sot orgueil, ont pris ta place dans mon cœur, je n'ai senti que des peines, des chagrins et des maux cuisants. »

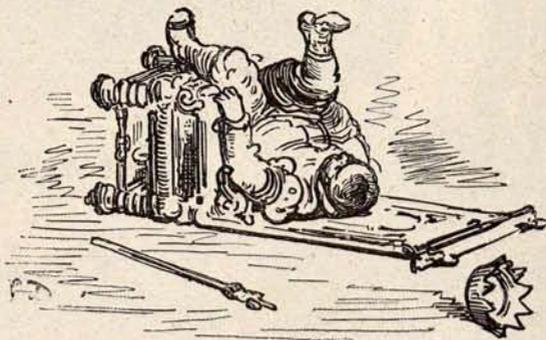
En disant ces mots, et sans prendre garde à personne, il s'en va chercher le bât, revient le mettre sur l'âne, l'y attache, monte dessus



MON AMI, MON VIEUX CAMARADE.

et regardant l'intendant, le secrétaire, le maître d'hôtel, le docteur Pedro Recio, qui l'environnaient : « Messieurs, dit-il, laissez-moi passer, laissez-moi retourner à mon ancienne vie, à mon ancienne liberté, sans laquelle il n'est point de bonheur. Je ne suis point né, je le sens, pour gouverner ou défendre des îles. Je m'entends mieux à labourer, à bêcher, à tailler la vigne qu'à faire des ordonnances et à livrer des batailles. Saint Pierre n'est bien qu'à Rome ; chacun n'est bien que dans son état. Pauvreté, paix et liberté, voilà les seuls biens de ce monde. Adieu, messieurs, je vous salue ; nu je vins, nu je m'en vas ; j'entr'ai dans le gouvernement sans avoir un sou dans ma poche, j'en sors sans avoir une maille. Je souhaite que tous les gouverneurs puissent en dire autant. Serviteur, messieurs, laissez-moi partir : il est temps que j'aie me faire panser ; car j'ai les côtes brisées, grâce à messieurs les ennemis, qui n'ont pas cessé depuis hier au soir de se promener sur mon corps. »

On offrit au gouverneur, on le pressa de prendre avec lui tout ce dont il pouvait avoir besoin ; le modeste Sancho ne voulut rien, qu'un peu d'orge pour son âne et un morceau de pain et de fromage pour lui. Après avoir embrassé tout le monde, non sans répandre quelques larmes, il se mit en chemin, laissant les mauvais plaisants qui l'avaient tant tourmenté aussi surpris de sa résolution subite que de sa profonde sagesse.





CHAPITRE XLIV

DE CE QUI ARRIVA DANS LA ROUTE A SANCHO PANÇA

Sancho, moitié triste, moitié joyeux, cheminait au petit pas, et songeait au plaisir qu'il aurait à retrouver son bon maître, qu'il chérissait plus que tous les gouvernements de la terre. Quand il se vit à peu près à la moitié de sa route, il s'arrêta dans un bois, descendit, fit dîner son âne, et dîna lui-même de bon appétit avec son fromage et son pain. Après ce repas, le meilleur qu'il eût fait depuis huit jours, il s'endormit au pied d'un arbre, sans seulement se souvenir qu'il eût jamais été gouverneur.

Le pauvre Sancho, harassé des fatigues de la nuit précédente, ne se réveilla qu'après le coucher du soleil. Il se remit en chemin, et les ténèbres le surprirent à une demi-lieue du château du duc. Pour comble de malheur, en errant au milieu de la campagne, lui et sa monture allèrent tomber dans une fosse profonde, voisine d'un vieux château ruiné. Notre écuyer, en tombant, crut que c'en était fait de lui, et qu'il arriverait en morceaux dans le fond de cet abîme ; mais à la distance de quelques toises il se trouva sain et sauf dans la même position, c'est-à-dire sur son âne. Il se tâta tout le corps, retint son haleine pour bien s'assurer qu'il était encore en vie ; et se voyant

sans aucun mal, il remercia Dieu de ce miracle ; ensuite, cherchant avec ses mains s'il lui serait possible de remonter, il trouva que la terre, coupée à pic, ne lui présentait partout que des murailles droites et rases. Le chagrin qu'il en ressentit fut augmenté par les tendres plaintes de son âne, qui, un peu froissé de la chute, se mit à braire douloureusement. « Ah ! juste ciel ! s'écria Sancho, à combien de maux imprévus l'on est exposé dans ce pauvre monde ! Qui jamais aurait imaginé qu'un homme ce matin encore gouverneur d'une île superbe, environné de ministres, de gardes et de valets, se trouverait ce soir dans un trou sans avoir personne pour l'en retirer ! Au moins si j'avais autant de bonheur que monseigneur don Quichotte lorsqu'il descendit dans la caverne de Montésinos ! il y trouva la nappe mise, il y vit les plus belles choses du monde, et je ne peux voir ici que des couleuvres et des crapauds. Ah ! mon pauvre âne, mon seul ami, nous allons périr de faim ; nous sommes enterrés tout vivants. La fortune n'a pas voulu que nos jours finissent ensemble, dans notre chère patrie, au milieu de notre famille, qui, en pleurant notre perte, nous aurait fermé les yeux. Pardonne-moi, mon bon camarade, le triste prix que tu reçois de tes fidèles services ; pardonne-moi : ce n'est pas ma faute ; mon cœur m'est témoin que la mort m'est moins cruelle pour moi que pour toi. »

La nuit se passa dans ces tristes plaintes, la clarté du jour vint confirmer à notre écuyer qu'il lui était impossible de sortir seul de cette fosse. Il poussa des cris, dans l'espoir d'être entendu de quelque voyageur ; nul voyageur ne l'entendit : Sancho criait dans le désert ; ne doutant plus que sa mort ne fût certaine, il ne voulut point prolonger ses jours en ménageant le peu qui lui restait de pain ; il le présente à son âne, qui, couché par terre, les oreilles basses, regarda ce pain douloureusement, et le mangea d'assez bon appétit ; tant il est vrai que les plus vives douleurs se calment toujours en mangeant ! A l'instant même Sancho aperçut à l'extrémité de la fosse une espèce d'excavation dans laquelle un homme pouvait passer. Il y court, s'y glisse, et découvre que cette excavation, plus large en dedans, conduisait dans un long souterrain, au bout duquel on voyait la lumière. Plein d'espérance, il prend un caillou, s'en sert comme d'un outil, et rend l'ouverture assez large pour son âne. Cela fait, il le mène par le licou, et le fait entrer dans ce souterrain, qui tantôt

obscur, tantôt éclairé, lui présente un chemin facile. Il marche ainsi quelque temps, disant en lui-même : « Cette aventure serait bien meilleure pour monseigneur don Quichotte que pour moi ; il ne manquerait pas de trouver ici des jardins fleuris, de belles prairies, de superbes palais de cristal ; il serait charmé : moi je tremble de tomber dans quelque précipice plus profond que le premier. Ce serait un miracle d'en être quitte pour ce qui m'est arrivé ; je connais trop bien le proverbe : O malheur, je te salue si tu viens seul ! »

Tout en disant ces mots il cheminait, et fit à peu près une demi-lieue sans pouvoir trouver le bout du souterrain.

Don Quichotte, fatigué de sa longue oisiveté, songeait, comme nous l'avons dit, à prendre congé de ses hôtes. Il allait dans cette intention se promener chaque matin sur le vigoureux Rossinante, afin de le remettre en haleine. Ce même jour, en galopant, il arriva jusqu'au bord d'un trou, dans lequel il serait tombé s'il n'eût promptement retenu les rênes. Comme il avançait la tête pour considérer cette cavité, il entend des cris sous la terre, écoute plus attentivement, et distingue ces tristes paroles : « N'y a-t-il personne là-haut ? Quelque bon chrétien, quelque chevalier charitable n'aura-t-il point pitié d'un pauvre gouverneur, tombé dans un précipice ? » Don Quichotte, surpris et troublé, crut reconnaître la voix de son écuyer. « Qui se plaint là-bas ? cria-t-il ; réponds, dis-moi qui tu es. — Eh ! qui pourrait-ce être, sinon Sancho, gouverneur, pour ses péchés, de l'île de Barataria, auparavant écuyer du fameux chevalier errant don Quichotte de la Manche ? » Ces paroles augmentèrent la surprise de don Quichotte ; il s'imagina que Sancho était mort, et que son âme revenait pour lui demander des prières. « Ami, répond-il, si, comme je le pense, tu souffres dans le purgatoire, tu n'as qu'à me dire ce que je dois faire pour soulager tes tourments ; je suis bon catholique, et je fais de plus profession de secourir les malheureux. — Cela étant, monseigneur, vous êtes mon maître don Quichotte, ayez pitié de votre malheureux écuyer Sancho, qui n'est pas dans le purgatoire, qui n'est pas même mort, à ce qu'il croit, mais qui, après avoir quitté son gouvernement pour des raisons trop longues à vous dire, est tombé dans une fondrière, où il est depuis hier au soir, avec son âne, que voilà, et qui peut certifier s'il ment. »

L'âne aussitôt, comme s'il eût entendu son maître, se mit à braire

de toutes ses forces. « Je n'en doute point, je n'en doute point, s'écria don Quichotte ému, je reconnais les deux voix. Attends, mon ami, je vais au château chercher du secours. »

Notre héros part, et va raconter au duc et à la duchesse l'accident de son écuyer. Ceux-ci ne furent pas peu surpris d'apprendre qu'il avait abandonné son gouvernement. Ils envoyèrent sur-le-champ beaucoup de monde avec des outils et des cordes à ce souterrain, connu dans le pays depuis des siècles. On vint à bout, à force de travail, de retirer Sancho et son âne.

Le trajet était court jusqu'au château. Sancho, à son arrivée, environné de tous les gens de la maison, alla se mettre à genoux devant le duc, qui l'attendait dans une galerie avec la duchesse. « Votre grandeur, lui dit-il, sans que je l'eusse mérité, m'a donné le gouvernement de l'île de Barataria ; je me suis acquitté de mon mieux de cette pénible charge ; c'est à ceux qui m'ont vu agir à vous dire si ce mieux est bien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai fait des lois nouvelles, rendu des ordonnances, jugé des procès, et toujours à jeun, grâce au docteur Pedro Recio, médecin gagé chèrement pour faire mourir de faim les gouverneurs. Les ennemis sont entrés dans l'île pendant la nuit : plusieurs personnes m'ont assuré que c'était moi qui les avais vaincus ; je le veux bien, et je demande à Dieu de ne jamais recevoir d'autre mal que celui que je leur ai fait. Tandis que je les battais, j'ai réfléchi aux inconvénients de la grandeur, aux pénibles devoirs qu'elle impose, et j'ai pensé que ce poids était trop lourd pour mes épaules. En conséquence, avant que le gouvernement me laissât, j'ai laissé le gouvernement ; et hier matin j'ai quitté l'île, que vous retrouverez avec les mêmes rues, les mêmes maisons, les mêmes toits qu'elle avait lorsque vous me l'avez confiée. J'en suis sorti comme j'y étais entré, n'emportant rien que mon âne, qui a eu le malheur de tomber avec moi dans une fondrière, où nous serions encore sans monseigneur don Quichotte. Ainsi donc, madame la duchesse, voici votre gouverneur revenu à vos pieds, qu'il baise, et revenu surtout de l'idée que les gouvernements soient faits pour lui. Je n'en veux plus, je vous remercie ; je me remets paisiblement au service de mon ancien maître, auprès de qui, si quelquefois j'éprouve de petits accidents, je trouve du moins de la joie, du pain et de l'amitié. »

Tel fut le discours de Sancho, que don Quichotte lui-même applaudit, après avoir craint d'abord qu'il ne lui échappât quelque sottise. Le duc l'embrassa tendrement, et l'assura qu'il était fâché de le voir renoncer si vite au métier de gouverneur, mais qu'il allait s'occuper de lui donner une autre place, moins difficile et plus lucrative. La duchesse voulut aussi embrasser son ancien ami, et donna l'ordre à son maître d'hôtel que les soins les plus attentifs le consolassent de ses disgrâces.





CHAPITRE XLV

DEPART DE DON QUICHOTTE DE CHEZ LA DUCHESSE

Notre héros, charmé dans le fond de son cœur du retour de son écuyer, résolut de ne plus différer à se remettre en campagne. Depuis longtemps il se reprochait de perdre dans la mollesse un temps dont il devait compte à la renommée. Il alla donc prendre congé du duc et de la duchesse, et leur annonça son départ pour le lendemain matin. On lui témoigna les plus vifs regrets. La duchesse remit à Sancho les lettres de son épouse Thérèse ; Sancho ne put les lire sans pleurer : « Hélas ! dit-il, qui aurait pensé que les belles espérances de ma femme, en apprenant que j'étais gouverneur, aboutiraient à me voir retourner avec monseigneur don Quichotte chercher les tristes aventures ! Je suis bien aise du moins que ma Thérèse ait envoyé des glands à madame la duchesse ; si elle ne l'avait pas fait, je ne lui aurais point pardonné. C'est souvent un petit présent qui prouve une grande reconnaissance. » La duchesse, sensible au bon cœur de Sancho, lui fit de tendres adieux, lui recom-



IL ALLA DONG PRENDRE CONGÉ DU DUC ET DE LA DUCHESSE.

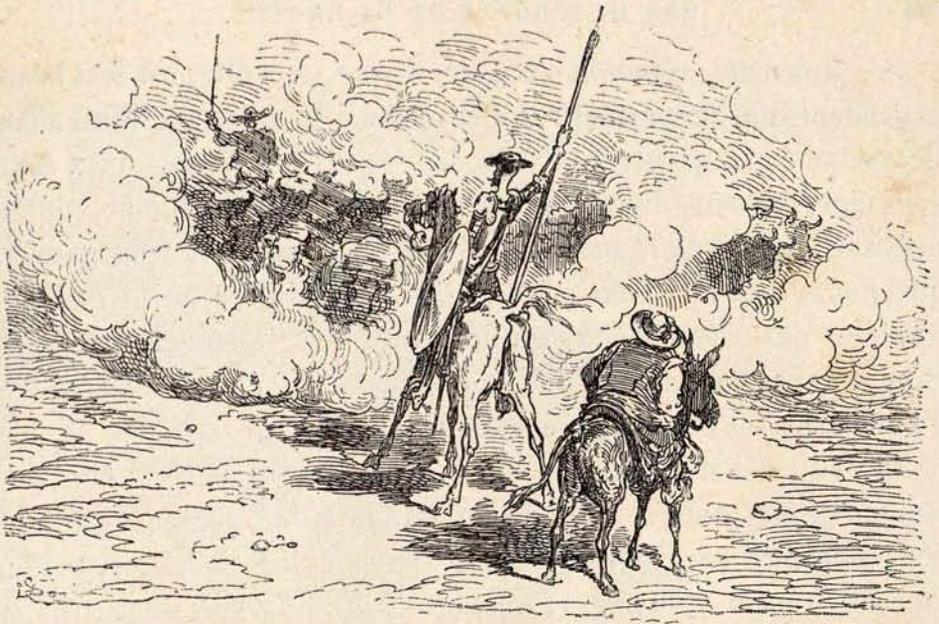
manda de s'adresser à elle si jamais elle pouvait lui être utile, et souhaita autant de gloire que de bonheur au chevalier de la Manche.

Le lendemain don Quichotte, couvert de ses armes et monté sur Rossinante, parut dans la cour du château. Son écuyer, près de lui, sur son âne, montrait un visage satisfait, et ce n'était pas sans motif. L'intendant, d'après les ordres de la duchesse, était venu lui porter en secret une bourse de deux cents écus d'or, que notre écuyer avait baisée et serrée dans son sein. Tous les habitants du château étaient aux balcons, aux croisées; tous saluaient les deux héros. La duchesse, au milieu de ses femmes, leur tendait les mains, leur répétait adieu.

« Partez, s'écria la duchesse, partez, phénix des amants, modèle des cœurs fidèles; allez retrouver la seule beauté digne d'une si rare constance. Puisse-t-elle bientôt être désenchantée par les soins de l'aimable Saïcho! Puisse-t-elle vous récompenser de tout ce que vous faites pour elle! »

Don Quichotte à ce discours baissa la tête en poussant un soupir, tourna la bride de Rossinante, et, suivi de son écuyer, prit la route de Saragosse.





CHAPITRE · XLVI

COMMENT LES AVENTURES SE MULTIPLIÈRENT SOUS LES PAS DE NOTRE
CHEVALIER

Aussitôt que don Quichotte se vit en rase campagne, maître de poursuivre ses glorieux desseins, il sentit naître dans son âme une force, une ardeur nouvelle; et, se tournant vers son écuyer : « Ami, dit-il, dans l'univers il n'est qu'un seul bien digne des efforts, des travaux, de l'amour des hommes : ce bien, c'est la liberté ! Je te dis ceci, Sancho, pour que tu ne sois pas surpris de l'aveu que je vais te faire. Tu fus témoin des soins, des hommages, des respects que l'on m'a prodigués dans ce château d'où nous sortons, de l'abondance, de la grandeur que l'on y voyait régner : eh bien ! ami, dans ces banquets magnifiques où les breuvages délicieux, où les mets les plus délicats se succédaient, se variaient sans cesse, rien ne réveillait mon goût, rien ne flattait mes désirs. Je n'étais pas libre : je me sentais dans la dépendance du possesseur des biens que l'on m'offrait, et ma juste reconnaissance, sans être un fardeau pour mon âme, était une chaîne pour mon esprit.

— Monsieur, répondit l'écuyer, ce que vous dites est fort beau; cependant vous me permettrez d'être bien aise de ce que l'intendant de madame la duchesse soit venu me remettre de sa part deux cents écus d'or, dans une bourse que je porte ici sur mon estomac, comme un excellent cordial, un admirable confortatif, qui vous sauvera quelque jour la vie. Vous pouvez vous tranquilliser sur le malheur d'habiter des châteaux où l'on nous traite trop bien : ces châteaux-là ne sont pas communs, tandis qu'il y a dans le monde une infinité d'hôtelleries où l'on est roué de coups. »

En s'entretenant ainsi, nos voyageurs entrèrent dans un bois, peu éloigné de la grande route. A peine eurent-ils fait quelques pas, que don Quichotte se trouva pris dans des filets de soie verte, tendus avec art sous le feuillage. « Sancho, dit-il, ou je suis bien trompé ou voici une des plus grandes aventures qui me soient encore arrivées : les magiciens mes persécuteurs ont imaginé sûrement de m'arrêter dans ces filets; mais fussent-ils l'ouvrage de Vulcain, cette main va bientôt les rompre. »

A ces mots, tirant son épée, il se disposait à briser les filets, lorsqu'il vit paraître deux jeunes bergères, dont l'air, la démarche, les riches habits, n'annonçaient pas de simples paysannes : leurs blonds cheveux tombaient en longues tresses sur leurs épaules; leurs têtes étaient couronnées d'amarante et de laurier; et la douceur, la politesse, se peignaient sur leurs beaux visages, qui n'annonçaient que quinze ou seize ans.

« Arrêtez, seigneur chevalier, dit l'une d'elles; ne brisez point des filets qui ne sont pas un piège pour vous : nos innocents plaisirs ne nuisent à personne. Ici, sous des tentes dressées au milieu des bois, se réunissent tous les ans, pour passer ensemble les plus beaux jours, plusieurs familles heureuses, habitants d'un bourg voisin : ici les époux, les parents, les amis, les vieillards eux-mêmes, vêtus en bergers, portant la houlette, retracent une douce image de la vie pastorale. Nous parcourons en liberté ces bocages, ces prés fleuris, cette campagne délicieuse; nous lisons au bord des fontaines les belles églogues de Garcilasso et de Camoëns. Souvent nous les représentons, et nous jouissons à la fois des beautés de la nature, du charme de la poésie, et des douceurs de l'amitié. Hier, pour varier nos plaisirs, nous avons tendu ces filets, où nous espé-